

Les pages qui tuent

De la Révolution française à la Libération, l'antisémitisme traverse et souille tout un pan de la littérature française. Balzac, Sand, Barrès, Maurras, Céline : des auteurs de génie ont ainsi versé dans l'infamie et le complot, révélant les mutations de l'écrivain dans sa relation au politique. Comment des artistes, parfois fameux, ont-ils pu propager des idées aussi folles ? **PAR LAURENT NUNEZ**

L'impensé romantique : quand le préjugé devient littérature

Pour dire vrai, les écrivains du XIX^e siècle héritent d'un antisémitisme diffus, encore pré-idéologique. Cette haine s'exprime donc moins dans des doctrines explicites que dans des personnages, des métaphores. C'est Balzac (1799-1850) qui, semble-t-il, forge avec Gobseck l'archétype de l'usurier juif (*illustr.*). Ce personnage, que l'on retrouve dans *Le Père Goriot* ou *Splendeurs et misères des courtisanes*, symbolise pour l'auteur de *La Comédie humaine* la corruption des valeurs aristocratiques par l'argent bourgeois. Cette construction littéraire du « Juif » se retrouve chez d'autres écrivains

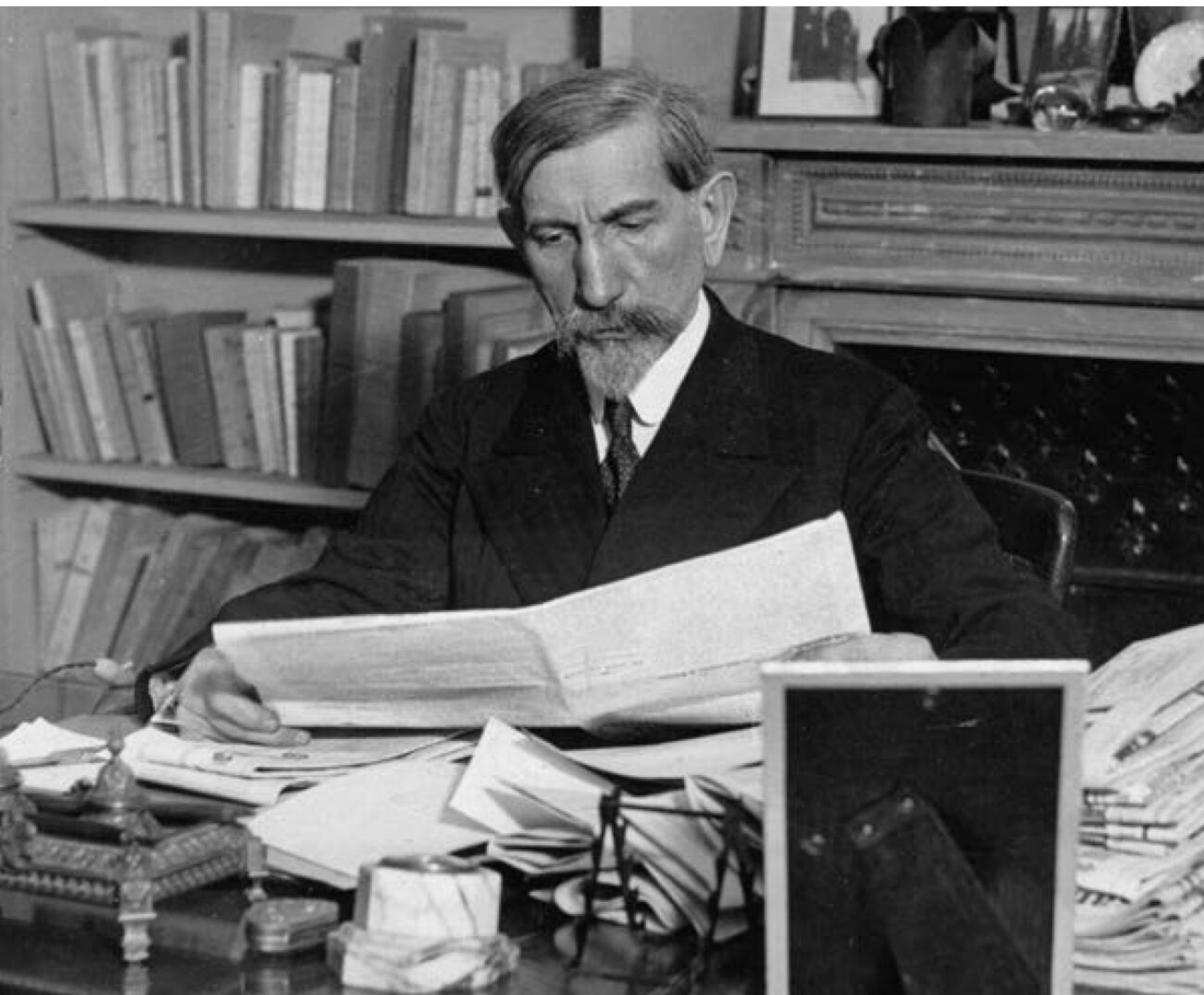
romantiques, y compris les plus progressistes. George Sand (1804-1876), pourtant socialiste, reste empreinte du cliché du « Juif rapace et fourbe ». À Flaubert, frustrée par son éditeur Michel Lévy, elle lance sèchement : « Que veux-tu ? Le Juif sera toujours Juif. » Dans *Un hiver à Majorque* (1842), récit de voyage autobiographique, elle va jusqu'à imaginer les Juifs accaparant les terres nobles pour constituer une puissance financière menaçante... Son cas révèle comment le préjugé peut coexister avec les idéaux émancipateurs : l'antisémitisme traverse tous les clivages politiques.

L'écrivain nationaliste : naissance d'une idéologie

Les années 1880-1900 voient naître ce qu'on pourrait appeler l'écrivain antisémite. Édouard Drumont (1844-1917) incarne cette mutation (*lire p. 50-52*). Son pamphlet *La France juive* (1886) ne relève plus du préjugé mais de la construction idéologique. Ce texte de 1200 pages qui dénonce 3 000 personnes est un immense succès : 62 000 exemplaires vendus en un an, plus de 200 rééditions jusqu'en 1914, et même une édition illustrée ! Pour Drumont, la « question de race prime sur toutes les autres ». Il emprunte dès lors aux théories raciales, à la

critique socialiste du capitalisme, à la tradition catholique pour forger une synthèse qui donne à sa haine une cohérence doctrinale. L'antisémitisme devient une grille de lecture complète de l'histoire française et l'affaire Dreyfus cristallise cette mutation. Ainsi, Maurice Barrès (1862-1923) transforme ses chroniques en armes idéologiques : la littérature devient propagande. « Que Dreyfus est capable de trahir, je le conclus de sa race », écrit-il en 1902. Le Juif devient l'ennemi ontologique, la « race étrangère tapie au cœur de la patrie ».





L'engagement total: de Maurras à la collaboration

L'entre-deux-guerres voit l'écrivain antisémite devenir militant politique. Charles Maurras (1868-1952) érige ainsi l'antisémitisme en programme de gouvernement (lire p. 53-55). Son « nationalisme intégral » fait du Juif l'ennemi de la nation organique. Les « quatre États confédérés » (Juifs, protestants, francs-maçons, métèques) incarnent pour lui l'anti-France. Quand Léon Blum arrive au pouvoir, son journal, *L'Action française*, titre « La France sous le Juif ». Pis encore : Maurras appelle clairement à son assassinat, au nom de la « défense nationale ».

IMAGO/ROGER-VIOLETT

Céline et Brasillach : l'art au service de la haine

Louis-Ferdinand Céline (1894-1961) révèle une autre facette de cette radicalisation. Consacré par *Voyage au bout de la nuit* (1932), il publie soudain trois pamphlets antisémites d'une extrême virulence : *Bagatelles pour un massacre* (1937), *L'École des cadavres* (1938), *Les Beaux Draps* (1941). L'écrivain y qualifie les Juifs de « peste », de « vermine », fantasmant sur des « massacres salutaires ». Son style halluciné déborde d'appels à l'extermination – un déferlement tel que même certains dignitaires nazis le jugent outrancier.

L'innovation célinienne tient à cet antisémitisme d'avant-garde : une langue révolutionnaire au service d'un message pestilentiel. Cette alliance du génie verbal et de la pire haine révèle la complexité des rapports entre innovation esthétique et régression idéologique. Peut-on séparer le génie stylistique du *Voyage* de l'ignominie des pamphlets céliniens ? Certains, de nos jours, n'y parviennent toujours pas.

L'écrivain et journaliste Robert Brasillach (1909-1945) franchit le Rubicon de l'ignominie lorsqu'en septembre 1942, commentant la rafle de familles juives, il écrit

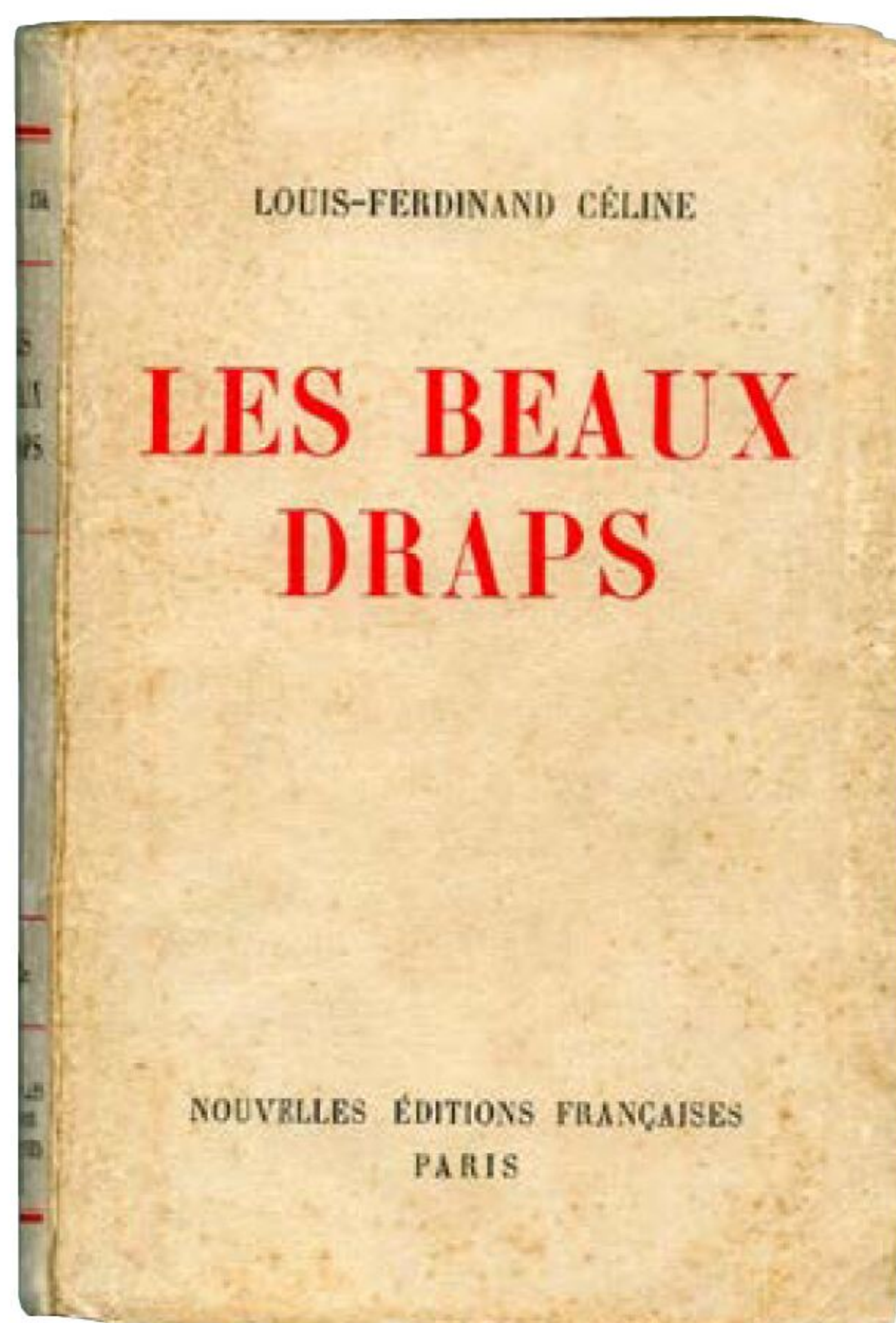
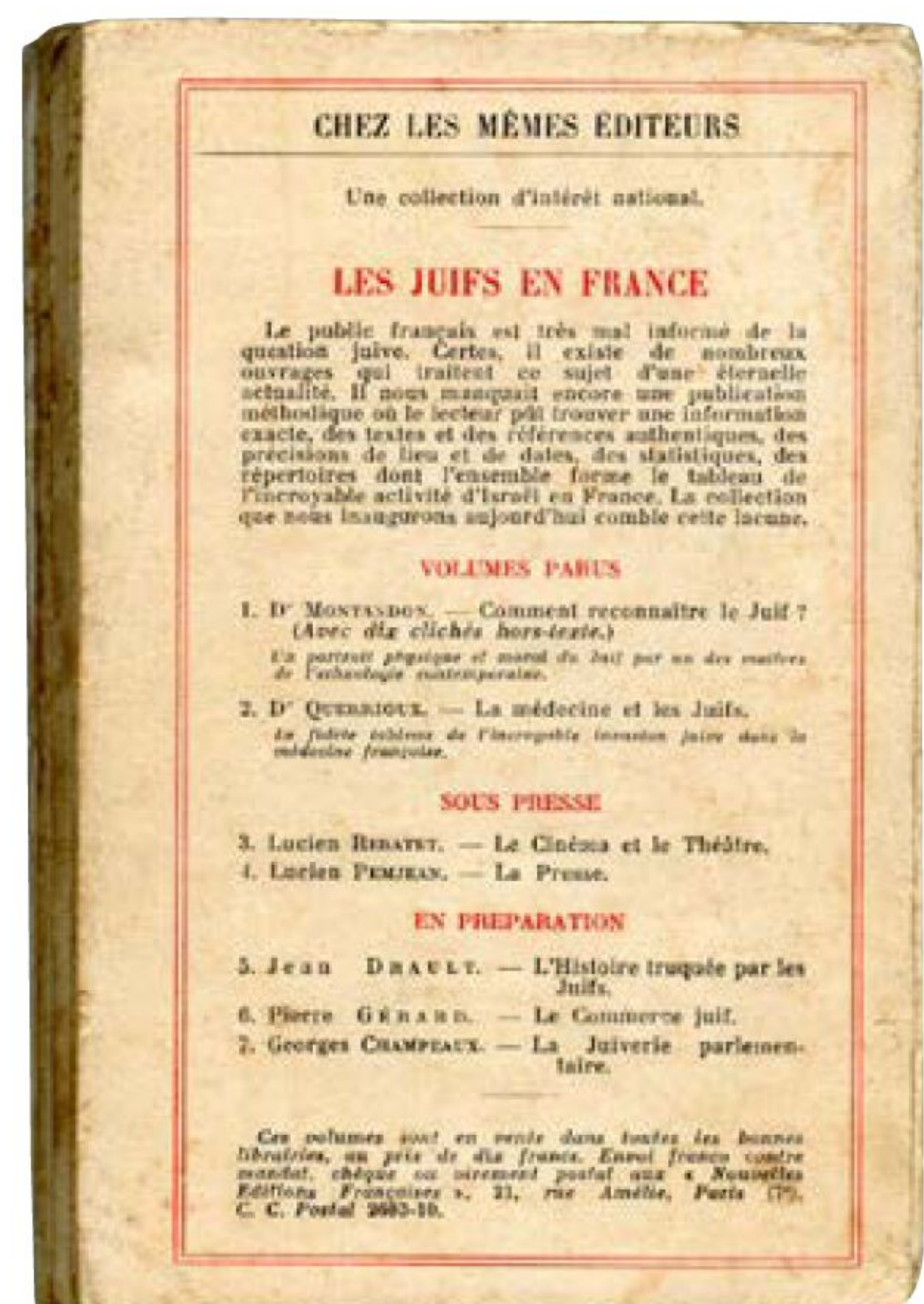


PHOTO © GUSMAN / BRIDGEMAN IMAGES



GUSMAN / BRIDGEMAN IMAGES

Linge sale Dernier des pamphlets antisémites rédigés par Céline, *Les Beaux Draps* (1941), publié en zone occupée, dénonce pêle-mêle les francs-maçons, le parlementarisme, Vichy (qui fera interdire l'ouvrage !) et, bien sûr, le Juif.

noir sur blanc qu'il faut se séparer des Juifs « en bloc et ne pas garder de petits »... Son procès, suivi de sa condamnation à mort en 1945, marque la reconnaissance juridique de la responsabilité pénale de l'écrivain. Deux leçons à tirer de tout

cela : l'art n'immunise pas contre l'infamie, il peut la servir. Ensuite, l'écrivain porte une responsabilité particulière, car ses mots peuvent tuer. Cette mémoire douloureuse constitue notre meilleure garantie contre de nouveaux égarements. **E**